

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
  - Pages damaged/  
Pages endommagées
  - Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
  - Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
  - Pages detached/  
Pages détachées
  - Showthrough/  
Transparence
  - Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
  - Continuous pagination/  
Pagination continue
  - Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
  - Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
  - Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

AP21  
NB  
128  
07

NOUVELLES

# SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

"Faisons-nous de raconter les délicieuses  
histoires du peuple avant qu'il les  
ait oubliées."

CHARLES NODIER.

---

PARAIT LE 25 DE CHAQUE MOIS

---

AOUT

5eme Volume, 8eme Livraison

---

MONTREAL

IMPRIMERIE GENERALE, 45 PLACE JACQUES-CARTIER

—  
1886

# NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

---

## SOMMAIRE

10. La Poésie de décadence . . . . . CHARLES FUSTER  
20. La Politique - - - - J. HERMAS CHARLAND  
30. Alfred de Musset - - - EUGENE DE MIRECOURT  
40. Antoinette de Mirecourt. - MADAME LEPROHON
- 
- 

## NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

---

Abonnement, payable d'avance - - - - \$2.00  
" payable dans l'année - - - - 2.50

---

---

DIRECTEUR :

M. LOUIS TACHÉ,

OTTAWA.

GÉRANT :

M. EMMANUEL TASSÉ,

*La Minerve*, Montréal.

---

---

Les correspondances pour la rédaction devront être adressées au Directeur, et les remises de fonds au Gérant.

## LA POÉSIE DÉCADENTE

Il y a, dans toute vie, une heure de pleine joie : c'est celle où le jeune homme, hier encore adolescent, enfin débarrassé des premières gaucheries et des naïvetés maladroitement, se sent homme, homme enfin, et voit devant lui l'inconnu s'ouvrir. Il a toujours les passions spontanées et fougueuses de l'éphèbe ; il écoute naître en lui le désir des grands frissons et des fières aventures ; il devine que l'existence peut être triste, mais il ne songe pas encore qu'elle puisse devenir monotone : il regarde la douleur en face, avec l'orgueil naïf de l'ignorance ; toutes les amours lui sont neuves, toutes les expériences à faire l'attirent comme autant de mystère qu'il faut pénétrer, toutes les émotions l'appellent déjà, toutes les envies le saisissent, toutes les curiosités le passionnent ; la diversité des choses lui sourit, la variété des visages le fait croire à la variété des âmes, les chemins différents lui font oublier le but commun, ce but où viennent aboutir tous les efforts et tous les rêves ; ivre de se sentir homme, fier de sa virilité comme d'une gloire conquise, il parle, il chante, il se dépense en idées jetées au vent, il puise dans son cerveau comme on taillerait follement dans une mine d'or brut, il use de son cœur ainsi que d'un inexpuisable trésor ; il voudrait, tant l'activité lui est nouvelle, brûler l'existence et consumer les années,—il a le superbe et puissant appétit de la vie. C'est l'heure des étonnements, des illusions sans cesse tombantes et sans cesse relevées, des émotions profondément ressenties, des douleurs exaltées et des joies délirantes, l'heure où cette âme jeune croit à l'éternelle jeunesse des âmes et des choses,—ne sachant pas que les âmes vieillissent, que les choses vieillissent plus vite encore à qui les regarde d'un œil triste, et que notre pèlerinage humain, pour n'être pas toujours amer, n'en garde pas moins l'ennui vague et la lourde monotonie des déserts parcourus.

Plus tard, au contraire, quand les années ont passé, que

beaucoup d'impressions contradictoires se sont régulièrement suivies dans un ordre presque méthodique, quand ce conquérant de la vie s'est vu lassé de sa conquête, quand la fatigue commence,—alors, ne pouvant plus goûter les plaisirs simples ni souffrir des douleurs aiguës, il en vient à se créer une existence morbide, une existence de curiosité malsaine, de petites joies, de peines insaisissables, d'observations psychologiques qui en arriveront à faire de lui, s'il n'y prend garde, un maniaque de la maladie. Les nerfs lui tiendront lieu de muscles, et, une fois livré aux nerfs, il leur appartiendra comme à autant d'invisibles et cruels bourreaux. Il s'habitue à s'examiner, à disséquer ses sensations, à regarder ses sentiments à la loupe, à chercher désespérément, par tous les moyens et dans toutes les tortures, quelque frisson qu'il n'ait pas encore senti. Il se traitera lui-même comme un cas d'observation pathologique ; à force de se croire malade, il le deviendra, il le deviendra de jour en jour davantage, et cet être compliqué, où rien de primitif ne demeure plus, en arrivera à ne plus connaître ni amours vivantes, ni joies spontanées, ni douleurs insupportables. Il ne saura plus pleinement jouir, il ne saura plus souffrir profondément. Ayant vu qu'une joie a toujours quelque regret qui l'accompagne, ayant vu surtout qu'une angoisse amène infailliblement le bonheur relatif, il ne s'abandonnera ni à la joie ni à l'angoisse,—et pourtant, éternellement poursuivi du désir des choses nouvelles, il en viendra, pour trouver des frissons inconnus, à se faire des plaisirs de détraqué, des jouissances raffinées, des douleurs subtiles et factices, jusqu'à l'heure de l'épuisement complet et de la précoce vieillesse.

Il en est des races comme des hommes. La nôtre, apparemment, en est venue à cette heure où les croyances simples ne la peuvent satisfaire. Appauvrie déjà par les batailles de l'Empire, y ayant laissé le meilleur et le plus vivace de son sang, notre race, qui s'est encore dépensée, pendant près d'un siècle, en idées hâtives et en gigantesques efforts,—notre race en est venue à ce moment où l'homme vieilli, encore curieux

de connaître ce qu'il ignore, mais incapable d'êtreindre une vérité certaine ou de subir une émotion naturelle, s'épuise à la recherche stérile de ce qui peut-être n'existe pas, de la croyance nouvelle, de la nouvelle émotion que son cerveau et ses nerfs sont impuissants à lui donner. Et c'est ainsi que nous voyons apparaître déjà, à notre horizon lourd de brume, ce qu'un critique a éloquemment appelé "l'aube tragique du pessimisme." C'est ainsi surtout que certains esprits actuels en sont venus, comme les soldats en déroute crient le *Sauve qui peut !* à évoquer devant nous, désolée et navrante, la tristesse de l'irréremédiable décadence.

Nous sommes décadents,—disent-ils. Décadents, parce que l'analyse psychologique a trop affiné nos esprits et trop mis à nu nos âmes, ces écorchées vives ; décadents, parce que nous tentons de la pathologie sur nous-mêmes, et que, faisant tressaillir les moindres fibres de notre être, nous en arrivons à les mettre en sang ; décadents, parce que rien de ce qui existait avant nous ne saurait nous contenter, et que nous traînons l'appétit désespéré de l'inconnu. Nous sommes décadents,—et déjà, ne mettant plus en doute l'irrésistible entraînement de la décadence, les prophètes de cette religion à rebours la chantent dans une langue qui n'est pas la nôtre, mais qu'ils inventent, soit pour satisfaire à leur maladif désir de nouveauté, soit simplement pour montrer à la foule combien ces êtres d'exception diffèrent d'elle.

Ils ont créé un art tout nouveau, une poésie qui n'a rien de commun avec notre école romantique, et qui prétend atteindre, par le nuageux de la forme et le vague de la pensée, à je ne sais quels effets physiques de tristesse et d'ennui. " Cette poésie ne doit pas être comprise ",— me disait, récemment encore, un *décadent* : " Elle doit être sentie. " C'est là, en effet, ce que cherchent ces assoiffés de sensations neuves. Ils prétendent, en berçant nos oreilles de mots divers, de phrases décousues, d'alliances de consonnes et de voyelles plus ou moins musicales, éveiller en nous, à mesure qu'un mot passe, l'idée

évoquée par ce mot, et arriver ainsi, par le seul contact d'idées ainsi suggérées, à une émotion, douce ou âpre, presque toujours douloureuse.

Il y a, sans doute, beaucoup de vrai dans cette conception d'un art moderne. Il est certain que la musique produit surtout une pénétrante impression sur les sens. La poésie peut être, dans une certaine mesure, ce qu'est la musique : elle peut parler aux nerfs plutôt qu'au cœur, et agir par sensations plutôt que par sentiments. Mais il n'est nullement besoin, pour cela, d'user de mots invraisemblables ou alliés de la plus bizarre façon. On peut, tout en se faisant comprendre, se faire sentir : nous n'en voulons pour témoins que des poètes comme Shelley, ou parmi les Français, comme M. Sully Prudhomme. M. Sully Prudhomme, dont la poésie, certes, parle aux nerfs et les met en émoi, M. Sully Prudhomme emploie toujours, malgré tout, une langue claire, plutôt trop nette que trop nuageuse, et ne laissant rien à l'indécision ni aux lointains fuyants. Sans doute, les mots lui servent à produire un effet d'attendrissement, d'exquise langueur ou d'énergique appel : mais, ces mots, il les groupe avec un art infini, il en mesure la force, il les fait obéir à une règle sûre et immuable. Et surtout,—c'est là ce que nous tenons à faire remarquer,—surtout il n'a pas recours à des préciosités de langage, à des obscurités voulues, à des termes étranges et jetés en désordre, à ce je ne sais quoi d'irritant et des prétentieux qui distingue les vers de M. Paul Verlaine et de son école. Ce n'est pas en accumulant des vocables inusités qu'on arrive à laisser dans le cœur une trace profonde, et à y creuser le sillon d'une émotion douloureusement subie.

Au point de vue de la forme, les décadents font une œuvre dangereuse pour notre littérature française. Sans doute, ils l'auront enrichie de quelques rythmes nouveaux ; ils auront repris,—et c'est là un éternel honneur pour eux,—le moule des vieilles chansons populaires : ils auront forcé les poètes à ser-  
rer l'expression, à museler l'inspiration trop fougueuse, à se souvenir de l'art trop souvent oublié ; ils nous auront mieux

fait comprendre à quel point la poésie, comme la musique, peut s'adresser aux sens, et, par eux, monter jusqu'au cœur,— ils auront fait tout cela, et bien d'autres choses encore. Mais leurs innovations répugnent singulièrement à notre âme française. Ce que nous aimons, ce qu'aime une race tempérée et modérée, c'est la grâce précise, c'est la beauté coulée au moule, c'est la sobriété élégante, c'est la netteté des sons et des lignes. Les préraphaélites auraient mauvais jeu parmi nous, et M. Paul Bourget est encore presque seul, du moins il le paraît, à goûter passionnément les vagues mélancolies de la poésie anglaise contemporaine. La poésie des *décadents*, plus vague et plus mélancolique encore, plus dégoûtée de tout, plus lasse, plus grise, ne saurait satisfaire une race qui a surtout besoin de précision, de lumière, de clarté largement répandue.

Il nous semble donc que les *décadents* se trompent, même en ce qui touche la question de forme,—la seule question pour laquelle leur tentative garde quelque apparence de raison. Si du style nous montons à la pensée, si nous voyons ce que cache la brume de cette poésie nébuleuse, nous y trouvons un seul sentiment exprimé, une seule sensation subie, une seule impression ressentie,—l'ennui. Notez-le bien, il ne s'agit pas ici d'une douleur : la douleur pourrait être éloquente, elle pourrait crier, elle pourrait avoir de beaux élans. Ici nous ne trouvons que l'ennui, l'ennui d'on ne sait quoi, l'ennui de ce qu'ils appellent leur décadence. Tout leur est triste, même la débauche, surtout la débauche. Il y a, sur ce sujet, un fort beau sonnet de M. Paul Verlaine à une femme perdue : on y sent toute l'incurable désolation de cette monotone peine dont les *décadents* semblent souffrir. Rien ne leur est plus nouveau, ou plutôt ils ne savent voir de la nouveauté dans rien, et c'est ce qui les tue. Ils ont les nerfs fatigués, le cœur séché, le cerveau malade, les sens las d'avoir trop servi la volonté impuissante. Ils ne peuvent plus même goûter les âpres frissons de l'amour, les angoisses de la jalousie, le poignant désir de la gloire, le tressaillement de l'admiration. D'autres chantent,—ils s'ennuient ;

d'autre pleurent, — ils s'ennuient ; d'autres vivent, tantôt aimant, tantôt souffrant, — ils s'ennuient. Et bientôt, épouvantés de cette banale torture, gagnée par l'effroi d'un lendemain qui sera fade et maussade comme hier, incapables de ressaisir, par un puissant effort moral, la volonté qui les trahit, ils en arrivent à évoquer devant nous, comme pour se mieux abandonner à cette désolante pensée, l'aube froide et blême de la décadence.

Cette aube ne se lève pas encore. Pour quelques esprits malades, pour quelques cas pathologiques bruyants, mais isolés, nous n'avons pas le droit de désespérer de notre race. Le mouvement nihiliste qui se produit dans la littérature n'aboutira qu'à un irrésistible retour vers les sentiments simples et les croyances primitives. Après tant d'observations de détail, après une dissection si impitoyable de la pauvre âme humaine, après cette mélancolie qui étend son brouillard sur tant d'esprits fait pour la lumière, — la lumière emplira de nouveau le ciel, superbe comme l'éternelle vie et consolante comme l'immortelle beauté. Je suis de ceux qui attendent fermement le retour des croyances que nous semblons mettre au tombeau. Et je me figure qu'un jour viendra, dans dix ans peut-être, peut-être après la fin de notre génération raffinée, où l'analyse psychologique ne poussera plus les meilleurs esprits à se perdre en curiosités douloureuses et en tristes efforts vers la nouveauté toujours fuyante. On se contentera de vivre d'une vie naturelle, d'une vie spontanée et passionnée. On aimera au lieu de mettre en doute l'utilité du travail ; on pensera au lieu de conclure à la vanité de la pensée ; on vivra d'émotions sincères, d'impressions naturelles, de sentiments poignants, au lieu de s'étioler dans l'ennui d'une contemplation morbide. Tout ce qui meurt, meurt pour renaître, — et la santé morale, que nous pouvons croire morte, renaîtra plus vivante, après la courte crise de maladie imaginaire, dans cette race qui semble vouloir faire aujourd'hui, comme par jeu, l'apprentissage de la décadence.

CHARLES FUSTER.

## LA POLITIQUE

On abuse souvent de ce mot, non seulement dans son interprétation, mais encore dans son application.

La politique est l'art de gouverner.

Combien de ceux qui se mêlent de politique en ignorent même les premières notions ! Voilà pourquoi, il y a toujours tant de troubles, de contradictions, de ténèbres dans nos comités électoraux lorsqu'il s'agit de faire le choix d'un candidat à la charge de député du peuple. On ne se rend pas compte suffisamment, intelligemment, de la cause, du but, de la condition, pour laquelle se font ces délibérations.

Trop de monde a voix délibérative en cette matière. Et suivant le proverbe : *Tot capita, tot sensus*. tout finit par s'embrouiller ; les principes sont enveloppés de nuages ténébreux, et souvent ils finissent par disparaître devant de simples opinions individuelles.

L'opinion publique ensuite se trouve fourvoyée, ne sachant plus où se diriger, pour ainsi dire où se cramponner ni dans quel sentier se tenir haute et ferme.

Et encore, ceux qui ont charge de s'occuper de politique, avec quelle discrétion ils doivent agir ? C'est un sujet éminemment délicat, d'autant plus, qu'il est d'une portée infiniment générale.

La politique est plus qu'une affaire matérielle, plus qu'une simple profession.

La politique étant l'*art de gouverner*, est un ensemble de principes dont les racines se rattachent aux bâses primordiales

de l'ordre public, c'est-à-dire la religion et la patrie. Or un religieux patriotisme doit seul être le mobile de nos hommes publics, de ceux qui entrent dans la carrière politique. Cela suppose chez eux un grand fonds de hautes qualités morales, intellectuelles, civiques. Et c'est là, la garantie que l'intérêt du peuple exige de nos gouvernants.

Il s'en suit que le peuple ne doit accorder sa confiance, dans l'administration des affaires publiques, qu'à des hommes dignes, bien doués, et sincèrement dévoués au bien commun des individus comme de la nation.

Quel est aujourd'hui le caractère de la politique canadienne ?

Est-elle bien au niveau de cet esprit de grandeur morale vers lequel tend toute société constitutionnelle ?

Il est vrai quelle est complètement tournée, à notre époque, vers le matériel pour asseoir les fondements extérieurs de notre peuple. Quoiqu'engagée dans cette voie, elle sait—et elle en sent aussi grandement le besoin—s'inspirer à des sources pures.

La religion y domine heureusement. Mais il y a raison de craindre, au milieu de l'effervescence du progrès, que notre politique s'entache ou s'imprègne de doctrines fausses.

Parmi les éléments disparates de la nationalité canadienne, il faut conserver l'unité des aspirations, des tendances vers le bien commun.

C'est en s'appuyant donc sur la religion, base de toutes les œuvres, que la politique peut dignement remplir son rôle vis-à-vis l'humanité.

La politique dans cet heureux Canada n'a pas encore subi les atteintes des artificieuses combinaisons de la politique

européenne. Elle est encore sous l'influence bienfaisante d'un sage patriotisme, sous la direction de saintes ardeurs nationales. Notre état social a vécu jusqu'à aujourd'hui, de sanitaires aliments de bien-être moral. Tout se développe ici pacifiquement, noblement sous l'action unie, cordiale de l'Eglise et de l'Etat.

Est-ce qu'il en sera toujours de même dans notre politique canadienne ? Il faut l'espérer. Tant que notre clergé gardera la pureté des principes, la noblesse des mœurs, la dignité des aspirations, le monde, et par suite l'Etat, en ressentira les effets bienfaisants.

L'Eglise qui est la dépositaire des uniques doctrines de gouvernement, puisqu'elle a son origine dans la source même de toute vérité, de toute justice, de toute vie, est le phare de tous les gouvernements.

L'Etat se guidant sur l'Eglise, il s'établit nécessairement entre ces deux corps dirigeants, des liens de la politique la plus parfaite.

La politique a donc une haute signification et comporte plus d'importance qu'on ne pourrait d'abord se le figurer.

A la fois un art et une science, elle est élevée à un degré moral pour être hors des atteintes de toute influence pernicieuse.

C'est de cette hauteur que nous devons toujours l'envisager. En conservant ainsi à la politique son véritable cachet, nous conservons aussi au peuple son cachet de noble origine et de glorieuse destination.

Joliette, 1886.

J. HERMAS CHARLAND.

## ALFRED DE MUSSET

Oui, nous avons entrepris une rude tâche ; oui, les fibres contemporaines sont irritables, les amours-propres extravagants, les terreurs puériles, les récriminations insensées.

La noble baronne Dudevant (George Sand), traitée d'un bout à l'autre de sa biographie en véritable reine littéraire, est celle qui nous a, jusqu'à ce jour, causé le plus d'ennuis, suscité le plus d'embarras.

Que feront alors les personnages auxquels nous distribuons beaucoup de blâme et peu de louange ? A quoi faut-il nous attendre de leur part ?

Nous sommes dans une véritable fosse aux lions.

Mais devant Dieu, et devant notre conscience, nous avons fait serment d'arracher les masques et de déchirer ce vieux voile d'hypocrisie sous lequel notre siècle cache sa face gangrenée.

Juvénal n'est pas mort : il nous prêtera, s'il le faut, ses verges inflexibles.

Criez, messieurs, criez au scandale !

Faites-nous des procès, tâchez de tromper le public et de nous donner le cachet d'un diffamateur : le public est avec nous, il rit de vos efforts, il berne votre orgueil, il applaudit à notre hardiesse.

Ah ! vous avez la prétention d'enseigner les peuples ! vous vous posez en réformateurs, vous faites une morale à votre usage, vous prenez une hache et vous démolissez sans être

---

prêts à reconstruire ; et, quand vous montez en chaire, quand vous levez votre étendard, quand vous vous escrimez à l'envie l'un de l'autre de la parole et de la plume, quand tous les échos de la presse sont à vos ordres, vous ne voulez pas qu'on dise à ceux qui vous écoutent comme à ceux qui vous lisent :

Prenez garde !

Vous voyez bien, là-bas, cet homme pâle, dont les lèvres et la plume distillent le fiel ! Il a eu le malheur d'entrer dans le monde par une porte maudite. Au lieu de demander à la résignation, au courage et à la vertu le dédommagement du tort que lui causait sa naissance, il a voulu l'obtenir de la haine, de l'ambition, de l'industrialisme, du mensonge. Il a saisi la société corps à corps pour l'étouffer dans ses bras ; il a prêché toutes les religions, embrassé tous les drapeaux, pour mieux les renier et les conspuer ensuite. Jamais ses principes du lendemain ne ressemblent aux principes de la veille. Ne le croyez pas !

Et cet autre qui, d'apostasies en apostasies, en est arrivé, au bord de sa tombe, à souffleter la foi chrétienne, vous vouliez, n'est-ce pas, transformer son endurcissement en héroïsme ? Il vous plaisait d'en faire un demi-dieu ? Dans ce cerveau breton résidait, selon vous, toute la raison des siècles, et vous étiez heureux de voir un prêtre renverser l'autel ? Eh bien ! nous l'avons dit et nous le répétons : vous n'estimiez pas cet homme, vous n'avez pas tendu franchement la main au parjure. Si vous affirmez le contraire, tant pis pour votre logique et tant pis pour vous !

Un biographe n'a point de drapeau ; son guide est la vérité, son unique loi la conscience.

Nous laissons de côté les systèmes, nous ne voyons que les hommes.

C'est notre droit, notre droit absolu, de vous regarder et de vous peindre, vous tous tant que vous êtes, qui vous dressez sur les hauteurs de la publicité comme sur un immense piédestal.

Vous posez devant le public, vous posez devant nous.

Si vous êtes en relief, vous l'avez voulu ; votre intention formelle a été de vous soumettre à la discussion. Vous parlez haut, il faut vous répondre de même, et votre existence tout entière est justiciable de la critique.

Nous devons, si vous êtes de faux docteurs, ouvrir votre histoire et la donner à lire à ceux que vous avez pu tromper.

Poètes, philosophes, romanciers, hommes de tribune ou hommes de presse, vous nous appartenez tous. Il vous est défendu de vous retirer sous votre tente quand vous avez jeté vos prédications à la foule : elle veut savoir qui vous êtes, elle veut juger votre conduite, elle veut aller jusqu'au fond de votre pensée, elle veut apprendre enfin à qui elle accorde sa confiance.

Ainsi, voilà qui est dit. Poursuivons notre œuvre.

.....

Nous nous trouvons en présence d'un homme sur lequel ne s'est exercée jusqu'à ce jour la plume d'aucun biographe.

Louis-Charles-Alfred de Musset, né à Paris, le 11 novembre 1810, est fils de M. de Musset-Pathay, ancien chef de bureau du ministère de la guerre, mort en 1832.

La souche nobiliaire de la famille est incontestable.

Elle avait un domaine modeste aux environs de Vendôme

où, de père en fils, ses membres ont pu trancher du hobereau et recevoir les hommages des paysans de l'Orléanais.

Depuis environ quatre-vingts ans, les de Musset cherchent leur illustration dans la plume.

Il y eut, à la fin du dernier siècle, un certain Alexandre-Marie de Musset, marquis de Cogners, qui écrivit des mémoires apocryphes et des *Contes moraux* un peu plus médiocres, il faut le dire, que ceux de Marmontel.

Digne émule de la gloire de son cousin, le père d'Alfred employa les nombreux loisirs que nos administrations laissent aux employés à composer une multitude de volumes, qui dorment profondément aujourd'hui dans la poudre des bibliothèques.

Il n'eut de renommée sérieuse que dans sa famille.

Ses deux fils ont marché sur ses traces avec plus de retentissement et plus de bonheur.

L'aîné, Paul-Edme de Musset, débuta le premier dans les lettres par la *Table de nuit, équipées parisiennes*, et par la *Tête et le cœur, autres équipées*. Il a publié, depuis, beaucoup de romans très-remarquables sous le double rapport de l'invention et du style.

Alfred, son frère cadet, acheva ses études dans le même collège que le duc d'Orléans.

Il devint le camarade le plus intime du prince, et resta son ami jusqu'au jour où une destinée fatale entraîna sur la route de Neuilly l'héritier du trône, le condamnant à y périr.

Le poète dont nous écrivons l'histoire fait partie d'une génération sur les idées de laquelle ont malheureusement influé.

nos événements politiques. L'enfant qui naissait alors ouvrait les yeux au plu: beau rayonnement de la gloire. Son premier cri était un cri d'enthousiasme : il voyait aux pieds de la France l'Europe enchainée et vaincue.

Tout à coup, et presque sans transition, les ténébres se firent sur ce rayonnement ; on voulut étouffer cet enthousiasme, et l'ennemi relevé prodigua l'insulte aux vainqueurs.

L'enfant comprenait le triomphe ; il ne comprit pas la défaite.

Grandissant sous un nouvel horizon, poussé vers d'autres issues, il s'obstina, malgré ce qu'on put dire, à contempler avec admiration le passé, et à dédaigner le présent. Il secoua le frein religieux, inséparable dans son esprit du frein politique. L'impiété ressemblait à une opposition ; il devint systématiquement impie, se révoltant contre la foi et jouant avec le sacrilège.

On vit bientôt cette jeunesse, égarée dans le dédale de l'irréligion et du doute, tomber de chute en chute jusqu'aux plus sombres profondeurs de la débauche.

Habitée à repousser toutes les croyances, elle ne voulut même pas croire à l'amour.

Lorsque 1830 arriva, tout ce vieux levain de discorde et d'incrédulité, chauffé au soleil révolutionnaire, enfanta des œuvres sans nom, des théories monstrueuses que jamais la conscience publique n'eût acceptées à aucune autre époque. La censure n'existait plus, on avait le droit de tout dire. Les écrivains ressemblaient à des chevaux sans bride, lancés au galop dans le champ de la morale, foulant tout aux pieds et ne s'arrêtant plus.

Ce fut alors qu'Alfred de Musset se révéla comme poète.

---

Depuis sa sortie du collège, il avait essayé diverses études, la médecine, le droit, la banque, la peinture.

Une éducation superficielle le rendait, de son propre aveu, inhabile à n'importe quelle carrière. Il lisait beaucoup, mais ses lectures, mal digérées, ne se coordonnaient pas entre elles et nuisaient à son jugement.

“ Mon esprit, dit-il lui-même dans ses *Confessions d'un enfant d. i. siècle* (sa véritable histoire à peu de chose près) était comme un de ces appartements où se trouvent rassemblés et confondus des meubles de tous les temps et de tous les pays.—J'avais, ajoute-t-il un peu plus loin, la tête à la fois vide et gonflée comme une éponge.”

En 1828, il publia, signée seulement de ses initiales, une assez mauvaise brochure, intitulée *l'Anglais, mangeur d'opium*.

Cela ne mérite pas une analyse.

Il a sans doute oublié lui-même ce premier péché de plume.

A deux années de là, nous le retrouvons au milieu des jeunes littérateurs qui encombraient le salon de la place Royale,

Alfred de Musset venait y lire en présence du maître quelques pastiches d'André Chénier ou des chansons espagnoles, qui lui valurent des encouragements et des éloges.

Heureux d'être applaudi, fier d'avoir gagné l'estime du chantre des *Orientales*, il se mit à travailler avec ardeur, et, six mois après, parurent les *Contes d'Espagne et d'Italie*.

Ce livre produisit dans le monde des lettres l'effet d'un météore : il inspira tout à la fois l'admiration et l'épouvante.

Poussé, comme tant d'autres, par le démon du matérialisme qui se tenait debout, le sceptre à la main, sur les croyances en

ruine, le jeune poète n'avait eu qu'à suivre l'impulsion générale imprimée à son siècle.

Il trouva des milliers d'échos ; toutes les passions brutales lui répondirent.

Ceux-là mêmes qui n'eussent point osé, gardant quelque pudeur, tourner la page nue et révoltante, avaient dans le sentiment de l'art un prétexte plausible pour passer outre ; car, disons-le, jamais la forme n'a couvert le fond d'une manière plus éblouissante et plus chaleureuse, jamais poète n'a mis de plus beaux vers au service des tendances perverses de notre nature.

L'auteur de *Justine* et le père de *Faust* verraient aujourd'hui dans toutes les mains leurs livres obscènes, s'ils avaient eu le génie qui a dicté *Don Paez*, les *Marrons du Feu*,—*Mardouche* et *Namouna*.

M. de Sainte-Beuve, occupé depuis un temps indéfini à tracer des portraits extrêmement littéraires, mais peu ressemblants, insinue quelque part, avec son défaut de bienveillance habituel, qu'Alfred de Musset n'est qu'une pâle copie d'une foule de poètes, ses contemporains ou ses prédécesseurs. Si l'on en croit M. de Sainte-Beuve, le jeune homme aurait imité tour à tour André Chénier, Victor Hugo, Shakespeare, Mathurin Régnier, Mérimée et lord Byron. Comme un sculpteur auquel le feu sacré manque, il serait entré dans un muséum pour en mutiler, à l'aide du marteau, les plus belles statues et se faire une statue à lui avec les débris épars des marbres renversés.

M. de Sainte-Beuve a tort.

Il confond à plaisir les essais de l'adolescent avec le travail de l'homme. Les plus grands peintres ont copié des modèles avant d'arriver à une création. Toujours l'étude précède l'œuvre.

L'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie* est bien lui-même ; il n'est pas le reflet d'un autre poète, il est le reflet d'une époque.

Nous laissons Alfred de Musset répondre à M. de Sainte-Beuve :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

C'est très-juste.

Malheureusement ce verre est celui de l'orgie.

Excité par d'irrésistibles influences, cédant aux instincts du jour, aux passions matérielles du siècle, le jeune homme n'a pas voulu suivre l'ange de la poésie dans les cieux. Il l'a retenu captif sur la terre, où nous le voyons traîner ses blanches ailes. La voix de cet ange déchu reste douce et pure, on lui trouve de mélodieux accents ; mais ses pieds touchent à la fange, et la débauche en passant l'éclabousse.

Nous ignorons jusqu'à quel point l'histoire de la maîtresse infidèle, racontée dans les *Confessions d'un enfant du siècle*, est véritable.

Toujours est-il qu'à côté du matérialisme de son temps, une autre impulsion, celle de la rage qui envahit tout cœur loyal indignement trompé dans ses affections, a dû conduire Alfred de Musset vers le sentier dangereux où il s'est perdu.

Amour, fléau du monde, exécration folie,  
 Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie,  
 Quand par tant d'autres nœuds tu tiens à la douleur,  
 Si jamais, par les yeux d'une femme sans cœur,  
 Tu peux m'entrer au ventre et m'empoisonner l'âme,  
 Ainsi que d'une plaie on arrache une lame  
 (Plutôt que comme un lâche on me voie en souffrir),  
 Je t'en arracherai, quand je devrais mourir !

Il y a là un cri de douleur suprême, une mystérieuse et cruelle souffrance.

Qui que tu sois, ô femme inconnue, sois maudite ! car tu avais une mission d'en haut que tu as refusé de remplir.

Ici-bas, toutes les croyances sont sœurs.

Celle de l'amour eût éveillé les autres dans cette blonde tête d'enfant incrédule et naïf qui reposait sur tes genoux et que tu n'as pas su prendre à deux mains pour la tourner vers le ciel.

Oui, sois maudite ! car c'est toi qui as mis l'ignoble réalité à la place du rêve, du rêve aux douces illusions, aux divines extases, sylphe radieux que le poète suit en chantant au sein d'une région de lumière.

Si tu n'as pas tué le génie, tu l'as dépouillé de sa plus belle auréole.

Tu as arraché la harpe des mains d'un ange, pour la faire résonner sous la griffe des noirs démons de la jalousie, de la haine et du désespoir.

Encore une fois, sois maudite !

Quand on parcourt les premières œuvres d'Alfred de Musset, on est emporté d'abord par ce souffle ardent de volupté brutale, qui chauffe le désir et fait bouillonner les sens ; mais, presque aussitôt, l'exaltation tombe, le dégoût lui succède, ou pour mieux dire, on se sent pris d'une pitié profonde à l'aspect de ce noble génie qui s'égaré, en écoutant ces beaux vers, consacrés à peindre des scènes d'orgie, de meurtre et de scandale.

Il nous semble voir un aigle se métamorphoser en papillon de nuit et brûler son aile puissante à la veilleuse d'une alcôve.

*Portia*, le troisième poème du livre, est une œuvre insensée, pleine de sang et d'opprobre, où le mépris pour la vieillesse est affiché de la manière la plus outrageante :

O vieillards décrépits, tête chauves et nues !  
 Cœurs brisés dont le temps ferme les avenues !  
 Centenaires voûtés, spectres à chef branlant,  
 Qui, pâles au soleil, cheminez d'un pied lent,  
 C'est vous qu'ici j'invoque et prends à témoignage.  
 Vous n'avez pas toujours été sans vie, et l'âge  
 N'a pas toujours plié de ses mains de géant  
 Votre front à la terre et votre âme au néant !  
 Vous avez eu des yeux, des bras et des entrailles !  
 Dites-nous donc, avant que de vos funérailles  
 L'heure vous vienne prendre, ô vieillards ! dites-nous  
 Comme un cœur à vingt ans bondit au rendez-vous !

Et M. de Musset jette un jeune amant dans les bras d'une épouse adultère. On entre, on surprend les coupables. Un cri de terreur se fait entendre : " Nous sommes trois ! " Les épées brillent, le mari tombe percé d'un coup mortel, et nos amoureux fuient en gondole.

Les mains rouges encore du sang d'un vieillard, l'amant de Portia dit à sa maîtresse :

..... Un vent plus doux commence  
 A se faire sentir.—Chante-moi ta romance !

Ce dernier trait nous paraît monstrueux. Une poésie de premier ordre ne rachète pas l'immoralité d'un tel sujet.

Quelquefois, du sein de ces ténèbres où s'agite la honteuse débauche, jaillit un splendide éclair. Au rythme frénétique de la passion succède un chant suave, qu'on écoute avec délice et qui repose le cœur. On a fait la découverte d'une oasis au milieu des sables embrasés du Sahara.

Gais chérubins, veillez sur elle.  
 Planez, oiseaux, sur notre nid ;  
 Dorez du reflet de votre aile  
 Son doux sommeil que Dieu bénit.

Et plus loin :

Que j'aime à voir dans la vallée  
Désolée

Se lever comme un mausolée  
Les quatre ailes d'un noir moutier !  
Que j'aime à voir près de l'austère  
Monastère.

Au seuil du baron feudataire,  
La croix blanche et le bénitier !

Que j'aime à voir dans les vesprées  
Empourprées

Jaillir en veines diaprées  
Les rosaces d'or des couvents !  
Oh ! que j'aime aux voûtes gothiques  
Des portiques  
Les vieux saints de pierre athlétiques  
Priant tout bas pour les vivants !

Mais, comme nous l'avons dit, ce n'est qu'un éclair. La danse macabre des ombres du crime et de la débauche recommence.

Nous défendons à qui que ce soit de lire la *Coupe et les Lèvres*, sans ressentir ce dégoût, mêlé d'admiration, auquel semble perpétuellement nous condamner le talent de M. de Musset.

Frank, jeune Tyrolien, dévoré d'ambition, se prend un beau jour à maudire Dieu, son père, sa patrie, et prend la fuite après avoir brûlé sa chaumière. Un cavalier passe dans une gorge de la montagne, avec une femme en croupe ; Frank tue le cavalier et emmène la femme, qui le suit de bon cœur. Le soir même, il joue, gagne des monceaux d'or et s'écrie :

..... Le monde m'appartient !  
Il me semble, en honneur, que le ciel et la terre  
Ne sauraient plus m'offrir que ce qui me convient.

Mais bientôt sa maîtresse ne lui convient plus. Il la quitte et va chercher la gloire dans les combats. La gloire ne lui donne pas plus de bonheur que l'amour. Il simule sa mort,

fait répandre le bruit qu'il a été tué en duel et dit, en voyant les prêtres prier sur son cercueil—car il a le visage couvert d'un masque et regarde tout—:

C'est une jonglerie atroce, en vérité !  
 O toi qui les entends, suprême intelligence !  
 Quelle pagode ils font de leur Dieu de vengeance !  
 Quel bourreau rancunier brûlant à petit feu !  
 Toujours la peur du feu.—C'est bien l'esprit de Rome.  
 Ils vous diront après que leur Dieu s'est fait homme.  
 J'y reconnais plutôt l'homme qui s'est fait Dieu.

Il est difficile que le blasphème aille plus loin. Les prêtres se retirent, et la maîtresse de Frank arrive couverte d'habits de deuil.

..... Elle vient, la voilà.  
 Voilà bien ce beau corps, cette épaule charnue  
 Cette gorge superbe et toujours demi-nue,  
 Avec ces deux grands yeux qui sont d'un noir d'enfer.

Ici commence une scène horrible. Frank, toujours masqué, tente sa maîtresse qui le pleure ; il sèche ses larmes au rayonnement de l'or et la rend infidèle sur son cercueil.

Arrêtons-nous.

Ce poème, dont nous avons plus haut énoncé le titre, se trouve en tête de la deuxième partie des œuvres de M. de Musset, publié en 1833.

Qu'on lise et qu'on juge.

La *Revue des Deux-Mondes* essaya de guérir cette pauvre muse ulcérée, qui chaque jour aggravait son mal et marchait à un abîme.

M. Buloz donna de sages conseils au poète.

—Croyez-moi, lui dit-il, écrivez en prose ; essayez de travailler pour un journal chaste, et, quand vous reviendrez à la poé-

sie, vous y apporterez des habitudes de calme et de sagesse que vous n'avez pas encore.

Alfred de Musset consentit à se laisser diriger et conduire.

Il composa pour M. Buloz quelques proverbes, tournés avec une grâce exquise, preuve évidente que la nature de son talent ne lui ferme pas les plus douces régions de la morale, de la délicatesse et de l'esprit.

Les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* se montraient friands de la prose du poète : M. de Musset leur écrivit quinze proverbes.

Ces esquisses légères, privées de charpente et bâties sur la pointe d'une aiguille, n'étaient pas le moins du monde destinées à la scène. Une charmante actrice, madame Allan, ne s'avisa pas moins de les jouer dix ans plus tard et à huit cents lieues de Paris, sur un théâtre de Pétersbourg.

Elles eurent un succès de vogue prodigieux.

Les Cosaques renvoyèrent les proverbes d'Alfred de Musset à la Comédie-Française, après en avoir savouré la primeur.

(à suivre)

EUG. DE MIRECOURT.

## ANTOINETTE DE MIRECOURT

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR J. A. GENAND

### III

(Suite)

Jamais peut-être la froideur naturelle de Corinne ne se manifesta à Madame de Mirecourt d'une manière aussi évidente, aussi frappante qu'à l'occasion du retour d'Arthur au foyer maternel. Pendant que toutes les personnes de la maison, les amis, les voisins de la famille préparaient des fêtes et des réjouissances pour célébrer cet heureux retour, elle seule laissait voir un calme qui s'élevait presque à de l'indifférence: et lorsque, à son arrivée, le jeune Arthur, après avoir tendrement pressé sa mère dans ses bras, se tourna vers elle pour l'embrasser comme il eût fait avec sa sœur, elle ne manifesta pas plus de joie et d'émotion que si son départ n'eût eu lieu que la veille. Cette espèce d'insensibilité frappa le jeune homme, et lorsque quelques heures plus tard, il en fit la remarque à sa mère,—dans un de ces entretiens confidentiels que celle-ci déclara être un ample dédommagement de la solitude dans laquelle son cœur avait vécu durant l'absence de son cher enfant,—Madame de Mirecourt trouva une foule de raisons pour exonérer l'accusée: cette pauvre Corinne, dit-elle, est tellement malade! elle a des maux de tête si fréquents!... mais ces excuses charitables n'empêchèrent pas le jeune homme de persister dans sa première idée et d'attribuer la froideur de Corinne à un détestable égoïsme.

On aurait pu croire que Madame de Mirecourt, qui venait de retrouver son fils, ne se presserait pas de partager avec une rivale la large part qu'elle occupait dans son cœur; cependant, tel était bien son désir. En effet, à peine était-il installé dans la maison, qu'un vif désir de le voir marié s'empara d'elle.

Obéissant à l'impulsion de cette préoccupation maternelle, elle en dit un mot à quelques-unes de ses amies, et Arthur se vit bientôt assiégé d'invitations pour des soirées et des parties de plaisir où il était certain de rencontrer de jolis minois qui auraient figuré avec un singulier avantage dans les salons du vieux Manoir. Agé de vingt-huit ans, doué d'une brillante imagination, le cœur libre de tout lien, le jeune de Mirecourt ne crut pas devoir s'abstenir de ces réunions sociales, et il y manquait rarement. Bientôt il fut obligé de s'avouer à lui-même qu'il répondait quelque peu à la sympathie que semblait avoir pour lui une riche héritière, jeune, jolie et parfaitement douée sous le rapport de l'esprit. Mais les choses n'avancant pas avec la rapidité qu'elle aurait désirée, Madame de Mirecourt se déterminà à inviter celle qu'elle avait déjà choisie pour être sa fille, à venir, ainsi que plusieurs autres jeunes gens, passer une quinzaine de jours chez elle.

Cette promenade était maintenant à son terme, et rien de bien remarquable ne s'était passé dans l'intervalle. Sans doute Arthur avait causé, dansé et plaisanté avec Mademoiselle de Niverville qui était en effet aussi bonne que charmante ; mais c'était tout. Aucun mot doux, aucune déclaration d'amour n'étaient tombés de ses lèvres. La jeune fille était sur le point de partir, et tous deux étaient aussi libres l'un vis-à-vis de l'autre que s'ils ne se fussent jamais rencontrés. Le jeune homme éprouvait pour elle une sincère admiration ; à la vérité il eût été difficile qu'il en fût autrement, et plus d'une fois la douce gaieté, les bienveillantes dispositions de la jeune fille se laissaient voir en un contraste si frappant avec l'apathique indifférence de Corinne, qui semblait devenir de jour en jour plus froide et plus réservée, qu'Arthur ne pouvait s'empêcher de souhaiter pour sa mère dont elle devait être la compagne, qu'elle ressemblât à la charmante héritière de Niverville.

Pendant que ces choses se passaient, Madame de Mirecourt, inquiète au sujet de ses plans de mariage, pensa à s'assurer de

la coopération de Corinne et la pria d'insister auprès d'Arthur pour qu'il en vînt enfin à une entente avec Melle de Niverville avant que celle-ci partît de Valmont. La bonne mère se serait volontiers chargée de cette tâche, si les deux ou trois tentatives inutiles qu'elle avait déjà faites dans ce sens ne lui eussent fait craindre que celle-ci aurait le même sort.

Corinne accepta, quoique avec répugnance, la délicate mission qu'on lui confiait, et un matin elle entra dans la salle à dîner où Arthur, toujours très matinal, était à lire.

Le jeune de Mirecourt l'écouta très-patiemment, car ses manières dénotaient plus de bienveillance qu'à l'ordinaire. Elle renchérit sur les mérites de Louise, fit valoir les espérances que Mademoiselle de Niverville et ses amis avaient probablement fondées sur les attentions qu'il lui avait portées, et montra le bonheur qu'aurait sa tendre mère de voir se réaliser enfin les plus chers désirs de son cœur.

L'éloquence paisible mais persuasive avec laquelle elle parla surprit et convainquit presque Arthur qui ne se rendit pas cependant. Il répondit en riant qu'il avait du temps devant lui, que les invités de la maison devaient aller faire une promenade en voiture durant la même relevée, et que, comme il avait l'intention de conduire lui-même Mademoiselle de Niverville, il aurait alors une occasion très-favorable pour remplir l'attente générale. Voyant que Corinne devenoit plus pressante, il s'empara de sa main, et poursuivit sur un ton plus sérieux :

— Cette plaisanterie ne m'empêchera pas, ma bonne petite sœur, de réfléchir sérieusement et peut-être d'agir d'après les conseils que tu viens de me donner. La promenade de cet après-midi me fournira sans doute une occasion des plus propices : si je puis seulement me résoudre à m'en prévaloir ! Tu viendras avec nous, n'est-ce pas ?

— Je crains bien de ne pouvoir le faire. J'ai à écrire une lettre, et il vaut mieux que je m'acquitte de cette tâche pendant

la journée, afin de pouvoir vous rejoindre au salon pour cette veillée qui est la dernière que nos amis passent avec nous. Pour ce matin, j'ai une somme de travail plus forte que je n'en pourrai accomplir.

Le temps était magnifique, le soleil brillait de tout son éclat, les chemins étaient superbes : quelle bonne fortune pour une promenade en voiture ! Madame de Mirecourt elle-même avait été invitée à faire partie de l'excursion, et, enfoncée sous une robe de peau d'ours dans sa large et commode carriole, elle paraissait aussi gaie, aussi heureuse que Louise elle-même.

Fidèle à sa détermination, Corinne était restée à la maison. Au moment du départ, elle se mit à la fenêtre, et agita de la main son mouchoir en signe d'adieu aux gais touristes. Cette attitude, le calme sourire qui se dessinait sur ses traits pâles et délicats, l'éclat que les rayons du soleil répandaient sur sa riche et soyeuse chevelure, tout cela la faisait paraître si jolie, que de Mirecourt regretta encore une fois de voir tant de froid se cacher sous un si charmant extérieur.

Mais ses pensées s'effacèrent bientôt dans l'excitation du départ, dans les attentions dont il devait faire preuve vis-à-vis sa jolie compagne. En effet, à peine les excursionnistes avaient-ils parcouru quelques arpents, que la charmante Louise se mit dans la tête qu'elle avait froid, et qu'elle commença à regretter l'absence d'un certain châle dont le chaud tissu lui offrait une protection contre les plus fortes bises de l'hiver. Il va sans dire qu'un aussi galant cavalier que de Mirecourt s'empressa d'offrir de retourner à la maison pour y prendre un objet aussi précieux, et aussitôt la voiture revint à son point de départ.

— Je vais tenir les rênes, M. de Mirecourt, pendant que vous allez entrer à la maison. J'ai laissé mon châle dans la petite salle. Je vous prie de ne pas vous fâcher si je suis aussi oublieuse et si je vous occasionne autant de trouble.

La seule réponse du jeune homme fut un sourire plein de tendresse et de doux reproche ; puis, d'un pas léger et rapide,

il monta dans la chambre qui lui avait été indiquée et y trouva effectivement le châte qu'il était venu chercher. Mais, à peine s'en était-il emparé, qu'un sanglot étouffé vint frapper ses oreilles. Surpris, il jeta autour de la chambre un regard scrutateur. Ce bruit, répété, semblait venir d'une chambre adjacente dont la porte donnait sur celle dans laquelle il se trouvait et qu'une couple de rayons avait fait orner du titre pompeux de Bibliothèque.

Qu'est-ce que cela pouvait être ? quelle signification donner à ce bruit contenu ? . . . Tout-à-coup, par la porte entr'ouverte, les yeux du jeune homme tombèrent sur un miroir suspendu au mur opposé de la Bibliothèque et dans lequel se reflétait la figure de Corinne Delorme. La jeune fille était assise sur un tabouret et semblait plongée dans l'amertume d'un chagrin profond ; ses yeux étaient fixement attachés sur un objet que sa main tenait d'une étreinte serrée et sur lequel elle déposait de temps à autre des baisers passionnés. Cet objet ! c'était le portrait d'Arthur que celui-ci avait apporté de France et donné à sa mère.

Le jeune de Mirecourt comprit alors toute la vérité. Cette froideur, cette indifférence dont Corinne avait fait preuve, c'était donc une feinte, un voile de glace avec lequel la jeune fille avait recouvert un amour qui avait grandi avec elle, qui était devenu le sentiment dominant de sa vie, mais un sentiment que la noble fierté et la modestie de l'enfant lui avaient fait concentrer en elle-même. Oui, malgré cet amour ardent qu'elle éprouvait pour lui, elle avait eu assez de courage pour plaider la cause d'une autre, pour lui sourire au moment même où,— elle en était convaincue,—il allait offrir son cœur à une rivale !

De Mirecourt se retira sans faire le moindre bruit, mais lorsqu'il rejoignit Mademoiselle de Niverville, sa figure était plus pâle et son air plus réservé que de coutume. Pendant toute la promenade, malgré ses plus grands efforts pour être

gai, il parut très-préoccupé, ce qui lui valut les railleries de sa jolie compagne. Quel que fut le sujet de la conversation, il ne laissa échapper aucune déclaration d'amour, et, de retour au Manoir, il prit congé du groupe animé qui s'était formé autour du grand poêle et n'y revint qu'au bout d'une couple d'heures.

La première personne qu'il rencontra en entrant au salon fut Corinne qui, un calme sourire sur son pâle visage, lui dit qu'elle espérait " qu'il s'était bien amusé durant la promenade ? "

—Médiocrement, répondit Arthur. Mais dois-je te dire, sœur, que j'ai suivi tes conseils ou non ?

Cœur courageux ! aucune contraction de ses traits, aucun froncement de ses sourcils ne laissèrent deviner les terribles souffrances qu'elle éprouvait.

—Oui, répondit-elle sur un ton bas mais distinct ; dis-moi que tu as rempli les vœux de la meilleure des mères, les souhaits de tous tes amis.

Il plongea sur elle un œil pénétrant, et poursuivit :

—Me féliciterais-tu, Corinne, si j'avais agi ainsi, et si ma démarche avait été couronnée de succès ?

A cette question inattendue, le visage de la jeune fille se couvrit d'un vif incarnat qui disparut presque aussitôt ; puis, se levant, elle répondit sur un ton tranquille et presque froid :

—Pourquoi non ? Le choix que tu as fait est un choix contre lequel on ne peut raisonnablement élever aucune objection.

Sans le lui dire ouvertement, Corinne insinua à Arthur que durant la veillée ils ne devaient plus être vus ensemble ; et ils se séparèrent. Mais il savait maintenant à quoi s'en tenir sur cette indifférence et cet égoïsme apparents sur lesquels il s'était

jusque-là si étrangement mépris et qu'il avait si fortement condamnés.

Le lendemain, Louise de Niverville laissait Valmont, et son tardif prétendant n'avait pas encore ouvert la bouche. Le sens d'honneur délicat qui le distinguait, la chevaleresque générosité de son cœur avaient montré au jeune de Mirecourt qu'il n'était plus libre, qu'il appartenait de droit à celle qui lui avait prodigué, sans qu'il l'eût cherché, sans qu'il l'eût demandé, le riche trésor d'un secret amour.

Aussi, après une semaine de paisibles réflexions qui lui firent voir qu'une sympathie véritable pour Mademoiselle de Niverville n'avait jamais pris racine dans son cœur,—après une semaine pendant laquelle Corinne sembla avoir pris à tâche de l'éviter, luttant, comme une femme peut seule le faire, contre cette affection qui devenait chaque jour plus intense et plus profonde ; —un soir que la jeune fille était dans l'encadrement d'une fenêtre, regardant silencieusement au dehors les flocons de neige qui tombaient, il s'approcha d'elle, et, sans plus de préambules lui demanda de vouloir bien être sa femme ?

A cette demande, elle devint terriblement pâle, et, après quelques instants d'un silence plein d'émotion, elle murmura :

—Puis-je être, moi pauvre fille, puis-je être l'épouse que votre mère choisirait et qui vous vaudrait l'approbation de vos amis ?

—Ce n'est pas ce que je te demande, chère Corinne. Je ne me marie pas pour complaire à mes amis ni à ma mère, et d'ailleurs, celle-ci m'aime trop pour objecter au choix que je ferai. Ainsi, dis-le moi franchement : m'aimes-tu assez pour devenir ma femme ?

Doucement et presque en hésitant, comme si elle eût craint de livrer le secret qu'elle gardait depuis si longtemps, Corinne laissa échapper la petite monosyllabe *oui* ! et quelques se-

maines après, leur mariage était célébré très-simplement, sans pompe, dans la petite église du village. Madame de Mirecourt, la première impression de surprise passée, avait sans peine sacrifié ses vœux à ceux du cher fils qu'elle idolâtrait.

Après son mariage, la froideur et l'indifférence de Corinne s'évanouirent comme fond la neige sous le soleil d'avril, et jamais femme ne fut plus aimante ni plus dévouée. Jamais de Mirecourt ne lui dit qu'il avait surpris son secret, jamais, non plus, il ne lui donna à supposer qu'elle devait son bonheur autant à la compassion qu'à l'amour. Sa générosité fut bientôt récompensée, car l'affection ardente que sa jeune femme lui avait depuis si longtemps secrètement réservée, ne tarda pas à s'infiltrer dans son propre cœur et à le remplir tout entier.

✓ Hélas ! une union aussi heureuse et aussi confiante devait bientôt être douloureusement éprouvée. Deux années de bonheur domestique sans mélange, de douces félicités pendant lesquelles Antoinette vint au monde, leur étaient accordées : après ce temps, la jeune femme, toujours délicate, commença à dépérir.

Aucune affection, aucun soin ne purent la sauver, et en peu de mois elle fut arrachée des bras de son époux pour être transportée dans sa dernière demeure terrestre. A peine le premier anniversaire de sa mort était-il arrivé, que Madame de Mirecourt alla la rejoindre, laissant le Manoir aussi sombre, aussi silencieux que la tombe.

Le temps fixé pour le deuil étant passé, des amis commencèrent à insinuer au jeune veuf que sa demeure avait besoin d'une maîtresse, qu'il était trop jeune pour se renfermer dans un chagrin éternel ; mais il resta sourd à toutes leurs suggestions, et après s'être procuré dans la personne de l'estimable Madame Gérard une excellente gouvernante pour sa jeune enfant, il se retira tout-à-fait dans cette paisible solitude de la vie de campagne qu'il n'abandonna plus jamais.

La petite Antoinette fut heureuse outre mesure en trouvant un guide aussi bienveillant et aussi sûr pour remplacer auprès d'elle la tendre mère que si jeune elle avait perdue, et malgré l'excessive indulgence de son père ainsi que l'étourderie naturelle de ses propres dispositions, elle devint une jeune personne aimable et charmante, sinon parfaite.

## IV.

C'était la veille de *la Sainte Catherine*, ce jour marqué de temps immémorial chez les Canadiens, dans la maisonnette de l'habitant aussi bien que dans le Manoir du Seigneur, par une franche gaieté et des fêtes innocentes, et qui correspond avec l'Hallow-E'en des Anglais.

Ce soir-là, la maison de Madame d'Aulnay, brillamment illuminée, retentissait des gais accords d'une contre-danse et d'un cotillon. Ses magnifiques appartements, remplis d'uniformes étincelants, de robes légères et élégantes, présentaient un coup-d'œil brillant et animé.

Gracieusement appuyée sur le manteau de la cheminée dont le feu pétillant jetait un nouvel éclat sur ses traits réellement beaux, Madame d'Aulnay causait avec un homme grand, de belle apparence, dont le teint clair et les yeux bleus-foncés indiquaient l'origine Anglo-Saxonne. Pour produire de l'effet, la jeune femme avait mis en œuvre toute l'artillerie de ses charmes, des regards expressifs, des sourires fascinateurs et une voix légèrement modulée ; mais quoiqu'il se montrât poli et attentif, néanmoins elle se crut autorisée à penser qu'elle n'avait fait sur lui qu'une bien faible impression : pour elle, qui était d'ordinaire tant recherchée, cet échec avait quelque chose de réellement mortifiant.

Pendant qu'elle se consumait ainsi en vains efforts, sa cousine, Mademoiselle de Mirecourt, avait plus de succès auprès de celui qui était en ce moment son danseur. Ce personnage

était le Major Sternfield, surnommé l'*irrésistible* par quelques-unes des Dames de la compagnie, et qui certainement semblait presque mériter par son extérieur ce titre un peu exagéré. Une grande taille, parfaitement proportionnée, des yeux, des cheveux et des traits d'une beauté sans défaut, joints à un merveilleux talent de conversation et à une voix dont il savait moduler l'accent sur la musique la plus riche, sont des dons rares qu'on ne trouve pas toujours réunis dans un heureux mortel. Ainsi pensaient plus d'un envieux et plus d'une admiratrice ; ainsi pensait Audley Sternfield lui-même.

Une partenaire convenable pour cet Apollon était sans contredit la gracieuse Antoinette de Mirecourt, dont les charmes personnels étaient doublement rehaussés par cette charmante naïveté et cette timide vivacité de manières qui, pour plusieurs, la rendaient encore plus séduisante que sa beauté même. Le Major Sternfield était penché vers elle, apparemment indifférent à toute autre chose qu'à elle-même, et ne lui donnant certainement pas lieu de se plaindre d'un manque d'empressement. Tout-à-coup, avec une assez grande habileté pour une novice comme elle, changeant le ton de la conversation que Sternfield, même à cette première entrevue, cherchait à entraîner sur le terrain glissant du sentiment :

—Dites-moi donc, s'il vous plaît, s'écria-t-elle, le nom de vos compagnons d'armes : ils me sont tous inconnus.

—Volontiers, répondit-il avec amabilité ; et j'y ajouterai, si vous le voulez bien, une esquisse de leur caractère. Cette description, d'ailleurs, servira de préliminaire à leur présentation, car tous, à l'exception d'un seul, se sont promis de ne pas partir d'ici ce soir sans avoir obtenu ou tenté d'obtenir cette faveur. Pour commencer, ce monsieur sombre et tranquille que vous voyez à votre droite, est le Capitaine Assheton, un caractère très aimable et très inoffensif. Le jovial et rubicond personnage près de lui est le Docteur Manby, notre chirurgien, qui ampute un membre aussi joyeusement qu'il allume un

cigare. Ce jeune et joli garçon mis avec tant de recherche qui danse vis-à-vis de nous, est l'hon. Percy de Laval ; mais comme, persuadé que vous le permettriez, je lui ai promis de vous le présenter dès que ce quadrille sera terminé et qu'il doit vous demander la faveur de danser le prochain avec vous, vous aurez bientôt occasion de le connaître et de le juger par vous-même.

—Mais quel est ce majestueux personnage qui cause avec Madame d'Aulnay ? demanda Antoinette en jetant un coup-d'œil dans la direction où se trouvait Lucille avec son impassible partenaire.

—C'est le Colonel Evelyn.

Et en prononçant ce nom, une expression d'aversion mêlée d'impatience traversa la figure du militaire. Mais il la reprima presque aussitôt et ajouta sur un ton plus bas :

—C'est la seule *exception* à laquelle j'ai fait allusion tout-à-l'heure et qui ne s'est pas engagé à faire votre connaissance ce soir. N'est-ce pas assez, ou voulez-vous en savoir davantage sur son compte ?

—Certainement : il m'intéresse maintenant plus que jamais.

—C'est bien là une perfide réponse de femme ! pensa en lui-même Sternfield qui reprit en inclinant légèrement la tête : Eh ! bien, vos désirs seront satisfaits. Je vous dirai en peu de mots, mais strictment confidentiels, ce qu'est le Colonel Evelyn. Il compte parmi ceux qui ne croient ni en Dieu, ni en l'homme, pas même en la femme.

—Vous m'effrayez ! Mais, c'est donc un athée ?

—Non pas peut-être en théorie, mais en pratique il l'est certainement. Né et élevé dans les principes du catholicisme, jamais, de mémoire du plus ancien du régiment, il n'est entré dans une église ou une chapelle. De manières froides et

réservées, il n'est avec personne sur un pied d'intime amitié. Mais ce qui, à mes yeux, constitue le plus grand et le plus impardonnable de ses crimes (ici le galant militaire sourit en signe de désaveu formel), c'est qu'il déteste souverainement les femmes. Un désappointement d'amour qu'il aurait éprouvé dans sa première jeunesse et dont aucun de nous ne connaît les détails a aigri son caractère à un tel degré, qu'il ne cache plus son aversion dédaigneuse pour les filles d'Eve, qu'il déclare toutes également perfides et trompeuses. Pardon, Mademoiselle de Mirecourt, de proférer en votre présence des sentiments que je condamne énergiquement de toute mon âme ; mais vous m'aviez ordonné de parler, et je n'avais d'autre alternative que celle d'obéir... Mais, voici M. de Laval qui vient solliciter son introduction.

La formule d'usage fut prononcée, la main d'Antoinette demandée pour la danse qui allait commencer, et Sternfield se retira, en murmurant à l'oreille de la jeune fille :

—Je laisse la place avec un tel regret, mademoiselle, que je me risquerai bientôt à la réclamer de nouveau.

Si le Major Sternfield eût choisi son successeur dans l'intention de se faire ressortir davantage, son choix n'eût certainement pas été plus judicieux.

L'Hon. Percy de Laval était un jeune homme de vingt-un ans, aux cheveux dorés, au teint rose, aux traits délicats. Récemment mis en possession d'une fortune considérable, appartenant à une ancienne et riche famille d'Angleterre, et doué, comme nous venons de le dire, de grandes attractions personnelles, il était aussi infatué de lui-même qu'un amoureux peut l'être de son amante. A tous ces dons naturels, il avait acquis par l'étude une prononciation lente et grassoyante, une manière paresseuse de se tenir debout ou de s'incliner,—il s'asseyait rarement,—et de fermer languissamment à demi ses grands yeux : toutes ces qualités variées le

rendaient, du moins dans sa propre opinion, plus irrésistible que le superbe Sternfield lui-même.

Tel était le jeune homme qui, après un silence prolongé, pendant lequel ses yeux avaient erré autour de la salle sans même paraître soupçonner l'existence de sa partenaire, se tourna enfin vers elle et lui demanda d'un ton moitié protecteur et moitié nonchalant : " si elle aimait la danse ? "

—Cela dépend entièrement du danseur avec lequel j'ai la bonne fortune de me trouver, répondit Antoinette avec autant d'esprit que de vérité.

Le jeune fat ne vit dans ces mots qu'un compliment à son adresse, et après un autre silence de cinq minutes, il reprit :

—On dit qu'il règne un froid insupportable en ce pays durant l'hiver.

A cette remarque il n'y eut d'autre réponse qu'une légère inclinaison de tête.

—Qu'est-ce que les hommes portent pour se protéger contre la rigueur sibérienne du climat ?

—Des capots de peaux d'ours, répondit-elle laconiquement.

—Et les femmes—je vous demande pardon, les dames, le beau sexe,—aurais-je dû dire ?

—Des couvertes et des *mocassins*, répondit Antoinette en relevant un peu sa jolie petite tête, car elle sentait que sa patience commençait à l'abandonner.

L'hon. Percy ouvrit de grands yeux.

Était-ce vrai ? ou bien, cette " petite fille des colonies," comme il l'appelait intérieurement, voulait-elle se moquer de lui ? Oh ! cette dernière hypothèse était improbable, tout-à-fait hors de question. L'accoutrement dont il était question

devait, en effet, être en usage dans certaines parties du pays où les femmes revêtaient encore le singulier costume que venait de dépeindre la jeune fille, et qui devait être une réminiscence de ceux que portaient les sauvagesses leurs aïeules. \*

Revenant à la charge, il reprit avec une nonchalance de ton et d'attitude encore plus impertinente :

—On dit que pendant huit mois le sol est couvert de quatre pieds de neige et de glace, et que tout gèle. Comment donc les malheureux habitants de ce pays font-ils pour résister à la nature pendant tout ce temps-là ?

L'irritation d'Antoinette avait fait place à la gaieté, et cette fois ce fut en souriant qu'elle répondit :

—Oh ! ce n'est pas difficile : quand les provisions deviennent rares, ils se mangent les uns les autres.

Ciel et terre ! c'était donc bien possible et bien vrai : elle voulait le mystifier ! A cette découverte, sa respiration resta suspendue, et pendant assez longtemps son étonnement le tint silencieux. Mais non, il devait punir comme elle le méritait, il devait anéantir l'audacieuse jeune fille ; prenant donc un air aussi moqueur que ses traits efféminés pouvaient lui permettre d'emprunter, il reprit :

—Eh ! bien, oui, le Canada est encore tellement en dehors de la civilisation, que je ne suis pas étonné que vous y tolériez toutes ces coutumes, quelles que barbares qu'elles soient.

—C'est vrai, répliqua Antoinette avec sérénité ; nous pouvons y tolérer tout, excepté les fats et les fous.

Cette dernière sortie était trop forte pour le lieutenant Laval, et il n'était pas encore revenu du choc qu'elle lui avait

---

\* Le lecteur voudra bien se rappeler que ceci se passait il y a près d'un siècle, alors que la chose, quoique improbable, était très possible.—*Note de l'auteur.*

causé, lorsque le Major Sternfield arriva avec empressement demander la main de Mademoiselle de Mirecourt pour une autre danse.

Antoinette passa négligemment son bras sous celui qui lui était présenté et alla se mettre en place sans s'apercevoir que le Colonel Evelyn qui, après avoir réussi à s'échapper de Madame d'Aulnay était allé examiner les gravures près de la table placée derrière eux, avait entendu le singulier dialogue qu'elle venait de tenir avec le Lieutenant Percy et s'en était considérablement amusé.

—Eh ! bien, Mademoiselle de Mirecourt, que pensez-vous de l'hon. M. de Laval ? demanda le nouveau danseur d'Antoinette. Si vous vous rappelez bien, nous avons convenu que vous formeriez vous-même votre opinion sur lui.

—J'ai une faveur à vous demander, Major Sternfield ; c'est de ne plus me présenter de petits sots. Ils font des partenaires fatigants.

Les yeux de Sternfield brillèrent d'un éclat qui témoigna d'une joie presqu'aussitôt comprimée.

Ce soir-là, après la veillée, la salle des officiers retentit longtemps des plaisanteries et des rires qui firent tinter les oreilles de l'hon. Percy de Laval de colère et du désir de se venger.

## V.

Le lecteur sera, nous l'espérons, assez indulgent pour nous pardonner si, au risque de lui paraître ennuyeux en répétant des faits qu'il connaît aussi bien que nous, nous jetons un rapide coup-d'œil en arrière, sur cette période de l'histoire du Canada comprenant les premières années qui suivirent la reddition de Montréal aux forces combinées de Murray, d'Amherst et de Haviland, période sur laquelle ni les vainqueurs ni les vaincus ne peuvent s'arrêter avec un très grand plaisir.

En dépit des termes de la capitulation qui leur garantis-  
saient les mêmes droits que ceux accordés aux sujets Britan-  
niques, les Canadiens qui avaient compté avec confiance sur  
la paisible protection d'un gouvernement légal, furent con-  
damnés à voir leurs tribunaux abolis, leurs juges méconnus  
et tout le système social renversé pour faire place à la plus  
affreuse des tyrannies, la loi martiale.

Le nouveau gouvernement, il est vrai, pouvait avoir cru  
ces mesures nécessaires, car il savait parfaitement que les  
Canadiens, trois ans après que le royal étendard de Georges  
eut flotté au-dessus d'eux, conservaient encore l'espoir que la  
France ne les avait pas tout-à-fait abandonnés et qu'elle ferait  
un suprême effort pour reprendre possession du pays, après  
que la cessation des hostilités aurait été proclamée. Cette  
dernière espérance, cependant, comme toutes celles que les  
colons de la Nouvelle-France avaient reposées dans la mère-  
patrie, se changea en un cruel désappointement, et par le  
traité de 1763 les destinées du Canada furent irrévocablement  
unies à celles de la Grande-Bretagne. Cette circonstance  
détermina une seconde émigration, encore plus considérable  
que la première, des hautes classes de la société qui s'en retour-  
nèrent en France où elles furent reçues avec des marques de  
faveur signalées et où plusieurs trouvèrent des situations  
honorables dans les bureaux du gouvernement, dans la marine  
et dans l'armée.

Jamais peut-être gouvernement ne fut plus isolé d'un  
peuple que ne l'était la nouvelle administration. Les Cana-  
diens, aussi ignorant de la langue de leurs conquérants que  
ceux-ci l'étaient de leur cher idiôme français, s'éloignèrent  
avec indignation des juges éperonnés et armés qui avaient été  
nommés pour administrer la justice au milieu d'eux, et re-  
mirent l'arrangement de leurs difficultés entre les mains du  
clergé de leurs paroisses et entre celles de leurs notables.

L'installation des troupes anglaises en Canada avait été

suivie de l'arrivée d'une multitude d'étrangers parmi lesquels, malheureusement, se trouvèrent plusieurs aventuriers indigents qui cherchèrent aussitôt à se créer des positions sur les fortunes renversées du peuple vaincu. Le général Murray, homme dur, mais strictement honorable, qui avait remplacé Lord Amherst comme gouverneur-général, fait, à ce sujet, les remarques suivantes : " Le Gouvernement civil établi, il a fallu choisir des magistrats et prendre des jurés parmi cent cinquante commerçants, artisans et fermiers, méprisables principalement par leur ignorance. Il n'est pas raisonnable de supposer qu'ils résistent à l'enivrement du pouvoir qui est mis entre leurs mains contre leur attente et qu'ils ne s'empressent pas de faire voir combien ils sont habiles à l'exercer. Ils haïssent la noblesse canadienne à cause de sa naissance et parce qu'elle a des titres à leur respect ; ils détestent les autres habitants, parce qu'ils les voient soustraits à l'oppression dont ils les ont menacés."

Le juge-en-chef Gregory, qu'on avait tiré des profondeurs d'un cachot pour l'asseoir sur le banc judiciaire, ignorait entièrement, non seulement la langue française, mais encore les plus simples notions de la loi civile ; le procureur-général, de son côté, n'était pas mieux qualifié pour la haute fonction qui lui avait été confiée. Le pouvoir de nommer aux emplois de secrétaire-provincial, de greffier du conseil, de régistrateur, était laissé à des favoris qui les vendaient aux plus offrants enchérisseurs.

Le gouverneur-général, il est vrai, fut bientôt forcé de suspendre le juge-en-chef et de le renvoyer en Angleterre ; mais cet acte, et deux ou trois autres mesures entreprises dans un but de conciliation, ne suffirent pas pour détruire dans l'esprit du peuple vaincu la pénible impression qu'une chose aussi sacrée que la justice n'existait plus pour lui dans le pays. Le démembrement de son territoire l'exaspéra presque autant que l'abolition de ses lois. Les îles d'Anticosti et de la Madeleine, ainsi que la plus grande partie du Labrador, furent

annexées au Gouvernement de Terre-Neuve ; illes les de Saint-Jean et du Cap-Breton à la Nouvelle-Ecosse ; les terres situées autour des grands lacs aux colonies voisines ; enfin le Nouveau-Brunswick en fut détaché, doté d'un gouvernement séparé et du nom qu'il porte aujourd'hui.

Des instructions royales furent ensuite envoyées d'Angleterre, obligeant le clergé et le peuple à prêter serment de fidélité, sous peine d'être condamné à laisser le pays, ainsi qu'à renoncer à la juridiction ecclésiastique de Rome, que tout catholique est tenu en conscience de reconnaître et d'accepter. Plus tard, ils furent sommés de rendre toutes les armes qu'ils pouvaient avoir en leur possession, ou bien à jurer qu'ils n'en avaient pas de cachées. Le gouvernement hésita avant de mettre en force ces derniers ordres également sévères et injustes. Un impatient esprit de mécontentement s'empara du peuple qui s'était jusque-là montré si soumis à ses nouveaux gouvernants, mais qui commença alors à faire entendre ouvertement des murmures et des plaintes. Les vainqueurs crurent qu'il était nécessaire de se relâcher ainsi de leurs mesures sévères ; et lorsque, quelques années après, les colonies américaines se jetèrent dans la révolution qui amena leur indépendance, l'Angleterre, soit par politique, soit par justice, accorda enfin aux Canadiens la paisible jouissance de leurs institutions et de leurs lois.

## VI.

Madame d'Aulnay et sa jolie cousine étaient donc lancées dans cette vie du grand monde où elles étaient si bien faites pour briller, et l'entrée de Lucille dans les beaux salons était regardée comme une faveur signalée. Les nouveaux amis militaires de la jeune femme étaient très assidus dans leurs visites.

Parmi ces derniers, le Colonel Evelyn venait de temps à autre ; mais, à mesure qu'il devenait plus intime, aucun chan-

gement ne se faisait remarquer dans sa conduite grave et tranquille ; il ne se départait en rien de sa remarquable réserve. Jamais il ne dansait, à peine même adressait-il quelques mots à Antoinette ou à ses jeunes et charmantes rivales ; quoique poli et courtois, il ne faisait jamais un compliment ; jamais sa bouche austère ne se prêtait à ces galanteries banales qui obtiennent dans les salons un droit de cité égal à celui qu'y ont les remarques sur le temps. Evidemment, le Major Sternfield avait raison : cet homme si réservé, si inaccessible, n'avait qu'une bien faible confiance et une foi bien légère dans la femme.

Pendant, Audley Sternfield avait fait d'amples excuses pour l'indifférence de son colonel, et peu de jours s'écoulaient sans qu'on le vît dans la maison de Madame d'Aulnay. Un projet qu'il émit avec beaucoup de déférence et qui, après quelques instances de sa part, fut accepté par les deux dames, augmenta davantage son intimité : ce projet était de se constituer leur professeur d'anglais. Madame d'Aulnay ne connaissait que très médiocrement cet idiôme ; mais Antoinette, quoique éprouvant quelque difficulté à le prononcer, avait une connaissance assez exacte de sa construction grammaticale, grâce aux leçons de sa gouvernante qui lisait et écrivait l'anglais très couramment, quoique, comme la plupart des étrangers, elle ne le prononçât que très incorrectement : elle voulait perfectionner son éducation anglaise.

Quels dangereux moyens d'attraction étaient ainsi mis à la disposition du Major Sternfield dans cette nouvelle situation ! S'asseoir tous les jours pendant plusieurs heures à la même table que ses charmantes élèves, lisant à haute voix quelque poème émouvant, quelque gracieux roman, pendant qu'elles étaient tout entières au plaisir d'entendre les riches accents d'une voix remarquablement musicale ou de suivre sur sa figure le jeu expressif de ses traits réguliers et irréprochables. Et puis, lorsqu'il arrivait à un passage particulièrement beau ou profondément sentimental, combien était éloquent le rapide

coup-d'œil qu'il lançait vers Antoinette ! combien ardente et passionnée était l'expression de ses grands yeux noirs !

Doit-on s'étonner maintenant si Antoinette, jeune et sans expérience, ainsi exposée à des tentations aussi nouvelles et aussi puissantes, apprit des leçons dans une tout autre science que celle des langues, et si, après ces longues et agréables heures d'instructions, elle se laissa entraîner dans une rêverie silencieuse, les joues rouges, les yeux remplis de tristesse et indiquant clairement que quelque chose de plus intéressant que les verbes et les pronoms anglais était l'objet de ses pensées ?

C'était, à proprement parler, le premier beau jour de la saison pour la promenade en traîneaux, car la neige légère qui jusque-là avait annoncé l'approche de l'hiver, tombant sur des chemins et des pavés remplis de boue, avait perdu sa blancheur et formé, en s'incorporant avec le limon liquide, cette détestable combinaison à laquelle l'automne et le printemps nous habituent en ce pays. Cependant, une forte gelée suivie d'une abondante chute de neige avait bientôt rempli de joie tous les amateurs de la promenade en carriole ; et ce jour-là un ciel pur et sans nuage, un soleil brillant qui inondait la terre de lumière sinon de chaleur, ne laissaient rien à désirer.

Devant la porte de la maison de Madame d'Aulnay attendait une magnifique petite carriole attelée de deux jeunes chevaux canadiens d'un noir brillant, agitant gaiement leurs têtes ornées de glands et faisant résonner harmonieusement les clochettes attachées à leurs harnais.

Il est inutile de dire que ce féérique équipage attendait Madame d'Aulnay et Antoinette qui étaient en ce moment dans la chambre de Lucille, mettant la dernière main à leur élégante toilette d'hiver. Sur une chaise se trouvait une paire de gantelets dont la jolie jeune femme s'empara en disant :

—Tu peux te reposer en toute sûreté sur mon habileté, Antoinette, car j'ai la main solide et mes petits chevaux, quoique paraissant rétifs, sont parfaitement bien dressés.

On peut voir par ces quelques mots, que Madame d'Aulnay, parmi ses qualités, comptait celle de conduire deux chevaux de front, et quoique peu de femmes, à cette époque, recherchent ce talent, Madame d'Aulnay était à la tête de la *fashion* et faisait comme bon lui semblait.

Sais-tu, petite cousine, continua-t-elle en regardant avec complaisance dans le miroir, sais-tu que ces sombres fourrures nous vont à merveille : elles s'harmonisent bien avec mon teint pâle, et elles font ressortir à ravir tes joues roses... Mais, qu'est-ce que cela, Jeanne ? demanda-t-elle en s'interrompant dans ses éloges et en s'adressant à une femme d'un âge moyen qui entraît en ce moment, portant deux lettres à la main.

—Pour Mademoiselle Antoinette, Madame, dit-elle en remettant les lettres à la jeune fille qui tendit les mains avec empressement.

Jeanne occupait dans la maison la position d'une personne privilégiée. Femme de chambre de Madame d'Aulnay avant le mariage de celle-ci, elle l'avait suivie dans sa nouvelle demeure, probablement pour ne plus jamais s'en séparer ; elle lui était profondément attachée, et souvent elle lui avait donné des preuves de cet attachement sous la forme de remontrances et de conseils que la légère et capricieuse Madame d'Aulnay n'aurait certainement pas souffert d'aucune autre personne.

Antoinette ouvrit précipitamment les missives qui, toutes deux, étaient longues et écrites très serrées. Madame d'Aulnay jetant un coup-d'œil sur ces pages et les voyant si bien remplies, s'écria avec impatience :

—Assurément, chère enfant, tu n'as pas l'intention, j'espère,

de lire ces folios en entier maintenant. Tiens, tiens, mets-les de côté, tu en prendras connaissance à notre retour.

—Non pas, chère Lucille. Ces lettres sont de papa et de cette pauvre Madame Gérard, et ma pensée a tellement négligé depuis quelque temps ces deux personnes si chères à mon cœur, que, par manière de pénitence, je dois rester à la maison et lire leurs lettres jusqu'à ce que je les sache par cœur.

—Quelle folie ! consentiras-tu véritablement à perdre ce charmant après-midi et la première journée de la saison favorable à la promenade ? Assurément, tu ne seras pas aussi absurde !

—Chère amie, je le serai au moins pour cette fois ; ainsi, pardonne-moi.

—Ah ! reprit Madame d'Aulnay moitié aigrement et moitié gaiement, je m'aperçois que tu as une bonne dose de cette *fermeté*, ou plutôt, pour être plus vraie, de cette obstination qui distingue ta famille. Ainsi donc, je dois me résigner à paraître seule cet après-midi sur la rue Notre-Dame : eh ! bien, adieu.

Et, d'un pas léger, elle descendit l'escalier.

## VII.

Après le départ de Madame d'Aulnay, Antoinette se dépouilla en toute hâte de ses habits de sortie, et commença la lecture de lettres qu'elle venait de recevoir.

La première, qui était de son père, respirait la bienveillance et l'affection ; elle parlait du vide que son absence créait dans la maison, lui recommandait de s'amuser de tout son cœur, mais terminait en l'avertissant d'exercer la plus active surveillance sur ses affections, de ne les pas accorder à ces élégants étrangers qui fréquentaient la maison de sa cousine,

attendu qu'il ne souffrirait jamais qu'aucun d'eux devînt son gendre.

Une vive rougeur se répandit sur le visage de la jeune fille à la lecture de ce dernier passage. Comme pour bannir les pensées importunes qui venaient d'être évoquées, elle mit précipitamment de côté la lettre de son père pour prendre la seconde ; malheureusement, l'épître de Madame Gérard prêtait encore plus aux réflexions pénibles auxquelles avaient donné lieu celles de M. de Mirecourt. En la parcourant, Antoinette sentit sa rougeur prendre l'intensité d'un fiévreux incarnat, et bientôt de grosses larmes qui s'étaient amassées sous sa paupière tombèrent une à une sur le papier qu'elle tenait à la main.

Aucune dénonciation, aucun reproche n'étaient pourtant formulés dans cette lettre ; non, mais avec une fermeté pleine de tendresse, la gouvernante parlait des devoirs à remplir, des erreurs à éviter, et conjurait sa chère enfant de scruter étroitement son propre cœur, afin de voir si, depuis qu'elle était entrée dans la vie élégante qu'elle menait, elle n'était pas devenue infidèle à ses devoirs.

Pour la première fois depuis son arrivée sous le toit de Madame d'Aulnay, Antoinette suivit ce salutaire conseil, et à peine avait-elle terminé cet examen de conscience, qu'en face du tribunal de son cœur elle se trouva condamnée.

Était-elle bien toujours, en effet, cette jeune fille simple et naïve dont les pensées et les plaisirs étaient, quelques semaines auparavant, aussi innocents que les pensées et les plaisirs d'une enfant ? Elle dont les longues conversations avec Madame d'Aulnay n'avaient d'autres sujets que la toilette, la mode et les sentiments extravagants ; elle qui vivait maintenant dans le cercle d'une vie de gaieté et de plaisirs qui ne lui laissaient pas même le temps de se reconnaître et de réfléchir, était-elle bien toujours ce qu'elle avait été jadis ? Quels amusements avaient aujourd'hui remplacé ces agréables promenades, ces

utiles lectures, ces devoirs de religion et de charité qu'elle accomplissait jadis à la campagne ? Oui, rougis, Antoinette, car la réponse te condamne et t'humilie. La lecture de romans frivoles, de poèmes exagérés, la compagnie d'hommes du grand monde dont les flatteries et la conversation légère avaient fini par ne plus l'affecter : voilà ce qui avait remplacé ses bonnes habitudes d'autrefois.

Pendant que le remords provoqué par ces tristes pensées occupait son esprit, Jeanne vint lui annoncer que le Major Sternfield la demandait au salon.

—Impossible ! répondit-elle vivement en se rappelant aussitôt la grande part que le brillant Audley avait dans l'examen rétrospectif qu'elle venait de faire sur elle-même.

—Mais, Mademoiselle . . . insista Jeanne en cherchant à faire comprendre que le militaire, dans la certitude d'être reçu, l'avait sans cérémonie suivie jusqu'à la salle et attendait la venue de Mademoiselle sur le seuil de l'appartement voisin qui était un des salons.

—Je vous dis que c'est impossible, Jeanne, répondit-elle vivement. J'ai un violent mal de tête : je ne puis recevoir personne.

Le ton élevé de cette réponse était certainement loin d'indiquer une forte souffrance ; aussi, tout-à-fait déconcerté dans sa tentative, le visiteur revint sur ses pas. Arrivé à la porte, il se retourna tout-à-coup vers la soubrette aux yeux noirs et intelligents, et lui dit qu'il " espérait que Mademoiselle de Mirecourt n'était pas très malade."

Eh ! bien, non, répondit Jeanne en hésitant, fascinée qu'elle était par le regard éloquent et par la parfaite prononciation française du joli interrogateur. Mademoiselle a reçu des lettres de chez elle il y a quelques instants ; ces lettres, apparemment, annoncent quelque mauvaise nouvelle, car en passant tout-à-l'heure devant la porte entr'ouverte de sa chambre j'ai pu m'apercevoir qu'elle pleurait.

L'élégant Sternfield murmura quelques remerciements et s'élança dans la rue.

—Des lettres de chez elle et des pleurs à propos de ces lettres ! pensa-t-il : je saurai demain de Madame d'Aulnay ce que cela veut dire. Cette petite beauté campagnarde m'est d'un trop grand prix pour que je la laisse échapper aussi facilement.

Une demi-heure après, Madame d'Aulnay rentrait chez elle, de très-bonne humeur. Ne trouvant pas Antoinette où elle l'avait laissée, elle courut en toute hâte dans sa chambre ; en chemin, elle rencontra Jeanne qui l'informa que le Major Sternfield était venu durant son absence et qu'on n'avait pas voulu le recevoir.

—Allons donc ! se dit-elle à elle-même, dans quelle nouvelle phase est l'humeur de ma cousine ? Je crois qu'elle a reçu de son père une longue lettre dont la lecture lui aura causé du chagrin ou des remords.

Antoinette était étendue sur un canapé où elle s'était jetée pour mieux feindre un mal de tête quelconque, et échapper ainsi aux remarques ou aux suppositions de sa cousine.

Celle-ci sans paraître remarquer les paupières gonflées de sa jeune compagne, lui exprima le regret qu'elle éprouvait de la voir indisposée et commença ensuite une description animée de sa promenade.

—Cet après-midi a été délicieux pour moi : j'ai rencontré tous ceux que je voulais voir, et j'ai organisé pour demain avec Madame Favancourt, une promenade à Lachine. Le Major Sternfield, que j'ai rencontré en route, est chargé de voir aux préparatifs. Mais, poursuivit-elle sur un ton encore plus animé, j'en viens maintenant au plus beau de l'histoire. Tu ne t'imagines pas, Antoinette, qui j'ai rencontré sur la Place-d'Armes ?... Ni plus ni moins que notre misanthropique colonel, ma chère ; il était monté sur une splendide voiture et conduisait une paire de superbes chevaux anglais. Je n'ai

pu résister à l'idée d'en faire l'acquisition pour notre partie de demain, et, levant mon fouet, je lui ai fait signe de s'approcher. Les chevaux du Colonel, comme s'ils n'eussent pu, de même que leur maître, supporter la vue d'une jolie femme, mordirent leurs freins et se courbèrent : mais il les contint d'une main vigoureuse et écouta mon invitation poliment, quoique à contre-cœur évidemment. Persuadée que la franchise me servirait mieux auprès d'un caractère aussi extraordinaire, je lui annonçai en riant, après l'avoir invité à se joindre à nous, que nos ressources, en fait de beaux chevaux et de jolis équipages, étaient très limitées. Il commença vivement par m'assurer que les siens étaient à mon entière disposition, non-seulement pour demain, mais encore toutes les fois que je les désirerais.

M'apercevant à quoi il voulait en venir, je l'interrompis tranquillement en lui disant ; Je ne les accepterai pas sans leur maître : l'un et les autres, ou rien du tout."—Ma chère, tu n'as jamais vu d'homme aussi bien déconcerté. Il se mordit les lèvres, tira sur les rênes de ses coursiers jusqu'à les faire dresser presque perpendiculairement ; enfin, voyant que j'étais résolue d'attendre sa réponse, il finit par dire, avec l'air d'un homme cherchant une bonne raison pour refuser, qu'il se ferait un plaisir de se joindre à nous pour la promenade de demain. C'est un parfait sauvage... Mais je vais te laisser pour quelques instants : ta pauvre tête s'en trouvera mieux.

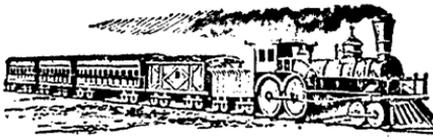
Et approchant ses lèvres des joues qui reposaient sur l'oreiller du canapé, elle y déposa un baiser, et sortit de la chambre.

Comme la porte se refermait sur elle, Antoinette laissa échapper un long soupir.

—Oh ! si je veux redevenir ce que j'étais auparavant, murmura-t-elle, je dois m'en retourner à Valmont. Les tentations qu'offrent cette maison élégante et la société de ma bonne mais frivole cousine, sont trop fortes pour mon cœur facile et mes faibles résolutions.

MADAME LEPROHON.

(A CONTINUER.)



# CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

## 1886—ARRANGEMENTS D'ÉTÉ—1886

A partir de mai, les trains de ce chemin de fer circuleront tous les jours, les dimanches exceptés, comme suit :

### LAISSERONT LA POINTE-LEVIS

Pour Halifax et St-Jean .....	8.00 A.M.
Pour la Rivière-du-Loup .....	11.25 P.M.
Pour la Rivière-du-Loup .....	5.25 P.M.

### ARRIVERONT A LA POINTE-LEVIS

De Halifax et St-Jean .....	6.45 P.M.
De la Rivière-du-Loup.....	1.47 P.M.
De la Rivière-du-Loup .....	5.00 A.M.

Le char Palais qui part de Lévis, le mardi, le jeudi et le samedi, se rend directement à Halifax, et celui qui part le lundi, le mercredi et le vendredi se rend à St-Jean.

Tous les trains circulent sur l'étalon chronométrique de l'Est.

D. POTTINGER,

*Surintendant en chef.*



### DEPARTEMENT DU REVENU DE L'INTERIEUR.

ACTE à l'effet de modifier et refondre tels que modifiés les divers actes concernant la falsification des substances alimentaires et des drogues—1884.

Cet acte est maintenant en opération et ses dispositions sont mises en force.

Les manufacturiers et les vendeurs de substances alimentaires falsifiées sont sujet à des amendes élevées, sur conviction de contravention à la loi, et sont prévenues que plusieurs accusations ont été prouvées et amendes exigées.

Le public est prié de ne pas oublier que d'après les dispositions de cet Acte, les Conseils Municipaux peuvent nommer des Inspecteurs et obtenir les services du Chimiste-analyste officiel dans leur district moyennant la moitié des taux réglés par l'Acte, l'autre moitié étant payée par le Département du Revenu de l'Intérieur.

Toutes personnes peuvent bénéficier de la mise en opération de cet Acte, et des services du Chimiste-analyste, en se conformant aux dispositions de cet Acte.

Ottawa, 27 juin 1885.

EDWARD MIALL,  
Commissaire du Revenu de l'Intérieur.

# STATUTS DU CANADA

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur de la Reine, Ottawa.

B. CHAMBERLIN,

OTTAWA, 5 Janvier 1885.

*Imprimeur de la Reine.*

## PROVINCE DU CANADA

	\$	c.		\$	c.
Statuts Refondus H. C.....	3	25	Code Civil .....	1	00
“ “ B. C.....	3	25	Lois Criminelles on 1 vol.....	1	80
Code de Procédure Civil.....	1	50	Ordres en Conseil, a 1874.....	1	25

## PUISSANCE DU CANADA

Vic.		\$	c.	Vic.		\$	c.
32&33	Statuts de 1869.....	1	50	42	Statuts de 1879, Vol. I.....	1	25
33	“ 1870.....	0	80	“	“ “ Vol. II.....	0	40
34	“ 1871.....	0	80	“	“ “ Vols. I, II..	1	50
35	“ 1872.....	2	00	“	“ 1880, Vol. I.....	1	25
36	“ 1873.....	1	60	“	“ “ Vol. II.....	0	50
37	“ 1874.....	1	43	“	“ “ Vols. I, II..	1	60
38	“ 1875, Vol. I.....	1	50	44	“ 1881, Vol. I.....	0	80
“	“ “ Vol. II.....	0	80	“	“ “ Vol. II.....	0	60
39	“ 1876, Vol. I.....	0	80	“	“ “ Vols. I, II..	1	25
“	“ “ Vol. II.....	0	80	45	“ 1882, Vol. I.....	1	00
“	“ “ Vols I, II..	1	50	“	“ “ Vol. II.....	1	00
40	“ 1877, Vol. I.....	1	00	“	“ “ Vols. I, II..	2	00
“	“ “ Vol. II.....	0	60	46	“ 1883, Vol. I.....	1	60
“	“ “ vols. I, II..	1	50	“	“ “ Vol. II.....	0	60
41	“ 1878, Vol. I.....	0	80	“	“ “ Vols. I, II..	2	00
“	“ “ Vol. II.....	0	35	“	“ 1884, Vols. I, II..	2	00
“	“ “ Vols. I, II..	1	00	“	“ 1885, vol. I.....	1	50

# CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC.

1886—~~ETE~~—1886

HEURES

DE	POUR	DÉPART	ARRIVÉE
Montréal.....	Québec.....	10.15 p.m.	7.00 a.m.
“.....	“.....	8.10 a.m.	1.55 p.m.
Québec.....	Montréal.....	8.30 p.m.	6.00 a.m.
“.....	“.....	2.00 p.m.	8.40 p.m.
Montréal.....	Portland.....	10.15 p.m.	12.05 p.m.
“.....	Island Pond.....	3.15 p.m.	9.30 p.m.
“.....	Toronto.....	1.00 p.m.	6.30 p.m.
“.....	“.....	8.55 a.m.	10.40 p.m.
“.....	“.....	8.55 p.m.	8.55 a.m.
“.....	St. Jean.....	4.30 p.m.	5.30 p.m.
“.....	“.....	4.20 p.m.	5.20 a.m.
“.....	“.....	8.30 a.m.	9.20 a.m.
“.....	“.....	8.30 p.m.	9.20 p.m.
“.....	Lake Champlain Junction..	4.00 p.m.	6.25 p.m.
“.....	Ottawa.....	8.50 a.m.	12.20 p.m.
“.....	“.....	4.40 p.m.	8.00 p.m.

CHARS PALAIS ET CHARS DORTOIRS

DANS TOUTES LES DIRECTIONS

La ligne la plus avantageuse dans toutes les parties du pays

PASSAGES AU PLUS BAS PRIX POUR TOUS LES POINTS  
DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE.

👉 Agents dans toutes les villes du Canada 👈

J. HICKSON, *Gérant Général* }  
W. WAINWRIGHT, *Ass.-Gérant* } MONTREAL.